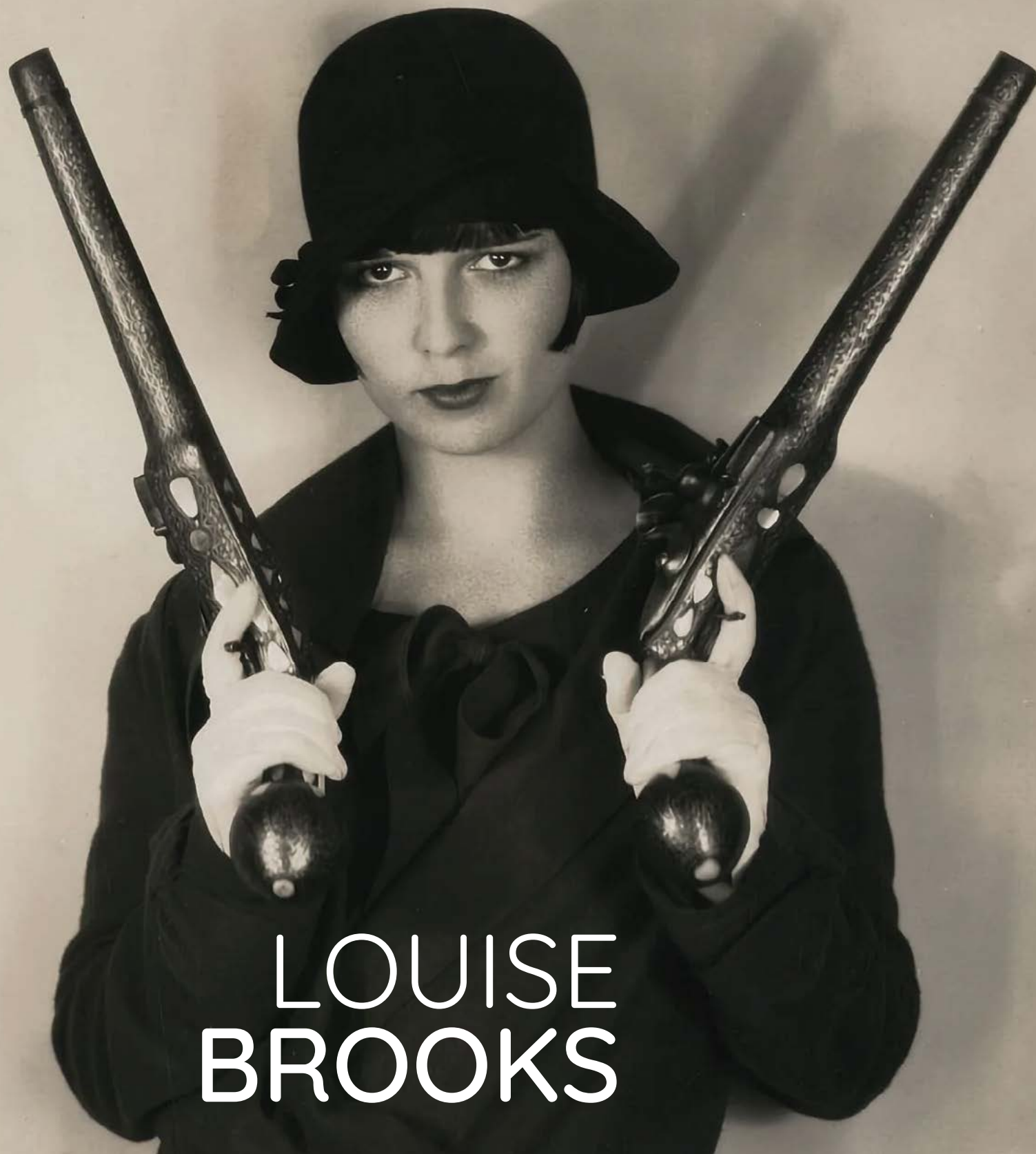




LOUISE BROOKS

17 - 24 SEPTEMBRE 2026

L'une des figures mythiques du cinéma des années 1920, célébrée pour la modernité de son jeu tout autant que pour son aura scandaleuse, incarnation absolue de la liberté et de l'avant-garde des Années folles. Un temps reine de Hollywood, étoile filante du cinéma européen (*Le Journal d'une fille perdue*, *Loulou*), elle se réinvente écrivaine puis tombe dans l'oubli à l'aube de la Seconde Guerre mondiale – jusqu'à ce qu'Henri Langlois ressuscite la star déchue en 1955, ouvrant son hommage à la Cinémathèque française d'un « Il n'y a pas de Garbo, il n'y a pas de Dietrich : il n'y a que Louise Brooks ! » sans appel.

SÉANCE AVEC DIALOGUE

Une fille dans chaque port,
avec Marion Polirsztok
► Sa 19 sep 15h00

SÉANCES PRÉSENTÉES

Les Mendiants de la vie,
par Marion Polirsztok
► Sa 19 sep 18h30

*Le Journal d'une fille
perdue*, par Florence Tissot
► Di 20 sep 16h30

L'ART DE LA PONCTUATION



Et si Louise Brooks était un signe de ponctuation ? Un point d'exclamation (voire plusieurs), assurément : l'actrice et *showgirl* au bob noir de jais a redessiné le glamour des années 1920 de sa ligne graphique si affirmative. Ou un point d'interrogation ? La fameuse Loulou (*Die Büchse der Pandora*, 1929) de Georg Wilhelm Pabst cristallise une énigme moderne : une « New Woman » insaisissable, à cheval entre les *roaring twenties* américaines, les Années folles françaises et le décadentisme de Weimar. Brooks ressemble aussi à des points de suspension... Ses longs regards caméra, ses pauses et ses silences charrient des reproches et des espoirs informulés. Car elle précipite les actions et les émotions autant qu'elle les retient, se livre autant qu'elle se replie. L'oubli avait failli avoir raison d'elle, ce qui faisait tempêter Henri Langlois. Il avait raison : malgré une carrière injustement écourtée au passage au parlant, Brooks ne se laisse pas mettre entre parenthèses. Elle incarne au contraire ce genre de signe terminal qui, en fin de phrase, infléchit le sens de tout ce qui précède.

EXCLAMATION

Louiiiiiiiiiiiiise Brooooooooooooooooooks !!!!!!!!!!!
Voilà comment on aurait envie d'étirer son nom, à cette star qui crève l'écran. Brooks fait naître chez ceux et celles qui la regardent ce qu'on appelait anciennement un point d'admiration. Le contraste noir et blanc de cette Blanche-Neige de cabaret s'accorde si bien à l'esthétique du muet, autant que son sens du rythme aiguë par ses années de danse au sein de la troupe Denishawn aux Ziegfeld Folies. Augusto Genina saisit ce triomphe photogénique dans *Prix de beauté* (1930) sous les traits d'une Miss promise à une gloire de cinéma. La séquence du concours jugé par applaudimètre, où l'aiguille du compteur s'affole, vaut comme un documentaire sur cette jeune Américaine qui incarne le canon géométrique des années 1920 : visage graphique, silhouette à la fois pleine et androgyne, volumes athlétiques, tenues osées mais épurées avec ses décolletés et dos nus en V.

Son regard franc, bordé de sourcils en forme de tirets parallèles à sa frange droite, transperce l'objectif. Louise Brooks impose son caractère bien trempé devant comme derrière les caméras. La mise en scène s'accorde à son intensité, jusqu'aux très gros plans sur ses yeux

absorbants ou son sourire qui excède l'écran. Mais, attention danger ! Sa liberté inconvenante inquiète les récits qu'elle peuple. Dans *Une fille dans chaque port* (Howard Hawks, 1928) ou *Le Meurtre du canari* (Malcolm St. Clair et Frank Tuttle, 1929), elle joue d'une verticalité menaçante. Qu'elle saute d'une échelle dans un numéro d'acrobate ou se balance du haut d'un trapèze, en costume d'oiseau de nuit : elle est une image de l'inaffable et du déséquilibre.

INTERROGATION

Car Brooks, déroutante, pose question. C'est d'ailleurs sous un signe interrogatif qu'elle apparaît pour la première fois à l'écran, dans une scène de *L'École des mendiants* (Herbert Brenon, 1925). Son carré court moulé d'un feutre en forme de cloche, orné d'une broche en point d'interrogation, lui dessine un profil semblable au symbole qu'elle arbore – même boucle noire au sommet, même pointe effilée vers le cou. La curiosité qu'elle suscite n'est pas qu'affaire de costume : sa gestuelle d'une élégance fantasque brouille les pistes. Elle affirmait avoir appris le jeu en voyant danser Martha Graham, et la danse en regardant jouer Charlie Chaplin. Altière et pourtant tressautante, elle excelle en comparse burlesque de W. C. Fields dans *Un conte d'apothicaire* (A. Edward Sutherland, 1926). Versatile, elle passe d'un registre ludique et enfantin à la gravité de la vamp au sein d'une même prise. Cette ambivalence gagne jusqu'aux genres qu'elle endosse ou attire : garçon casse-cou dans *Les Mendiants de la vie* (William A. Wellman, 1928) ; masculine, en uniforme strict, les cheveux plaqués, dans la maison de correction du *Journal d'une fille perdue* (Pabst, 1929), où émerge un sous-texte lesbien.

L'énigme Louise Brooks s'épaissit à l'endroit de son désir. Que veut-elle ? Ou qui ? Alors que les personnages qui l'entourent la brûlent d'une passion sans équivoque, entièrement dirigée vers elle, Brooks ne cesse de répondre à côté. La Loulou s'offre à tout le monde et à personne en particulier. Son désir n'est pas seulement amoral, il est sans objet. Si bien qu'on a pu la comparer à un miroir reflétant l'image de qui s'y mire. L'asymétrie se révèle violente dans les champs-contrechamps sans réciprocité, où son regard traverse, indifférent, qui le reçoit. Or, l'indéchiffrable se paye. Chez Pabst, les hommes qui ne peuvent la lire préfèrent la recouvrir, voire l'effacer tout à fait.

SUSPENSION

Dans *L'Écran démoniaque*, l'historienne du cinéma Lotte Eisner témoignait du mystère Louise Brooks, paradoxalement active et passive, présente et absente, entre don et retrait. L'étoile parfois s'éclipse. Elle s'évanouit en points de suspension. Pas dans n'importe quelles scènes – précisément dans celles des violences sexuelles. L'actrice y devient somnambule : yeux éteints ou clos, tête lourde, gestes automatiques ou pétrifiés, dont un sourire activé aux pires moments, tel un masque-réflexe. Elle joue ce qu'on n'appelait pas encore la dissociation traumatique. Ou plutôt, elle la rejoue, depuis l'enfance volée de ses personnages comme de la sienne propre – brisée par un voisin que Brooks nomme dans ses écrits monsieur Plumes ou monsieur Fleurs, c'est selon, mais qui n'avait de doux que son nom. Alors, lorsque les opérateurs de Pabst disposent sur son visage des éclats de lumière irisés, scintillants au fond de ses yeux, au contact de ses dents ou de ses lèvres – ces petits points brillent d'une lueur moins séduisante que morbide, comme la lumière d'étoiles mortes. Ils deviennent l'indice d'une fissure dans l'image qui trouble le sens de la scène. Le jeu blanc de l'actrice se charge de strates de silences, de résistances, de questions tues. Dont un lancinant « Pourquoi... »

Élodie Tamayo



L'ÉCOLE DES MENDIANTS

(THE STREET OF FORGOTTEN MEN)

Herbert Brenon

États-Unis. 1925. 75'. DCP. INT. FR

Avec Percy Marmont, Mary Brian, Neil Hamilton.

Dans le quartier du Bowery, un escroc vit de petites combines jusqu'au jour où une jeune femme qu'il a protégée se retrouve menacée. Herbert Brenon ancre son récit dans un décor urbain riche en détails pittoresques et esquisse, derrière les tromperies, une possible rédemption. L'occasion pour Louise Brooks de faire ses débuts en pétillante femme de compagnie.

Ve 18 sep 20h30 - GF

LE JOURNAL D'UNE FILLE PERDUE

(TAGEBUCH EINER VERLORENEN)

Georg Wilhelm Pabst

Allemagne. 1929. 95'. DCP. INT. FR. [Version restaurée](#)

Avec Louise Brooks, Sybille Schmitz.

Chassée par sa famille, séduite puis rejetée, une jeune femme subit la brutalité des institutions, de pension en maison close. Le regard insaisissable de Louise Brooks hante un réquisitoire contre l'ordre moral, sublimé par le réalisme poétique de Pabst. Un hymne au pardon et à la générosité.

Di 20 sep 16h30 - GF Séance présentée par Florence Tissoit

LOULOU

(DIE BÜCHSE DER PANDORA)

Georg Wilhelm Pabst

Allemagne. 1929. 134'. DCP. INT. FR. [Version restaurée](#)

Avec Louise Brooks, Fritz Kortner, Franz Lederer, Carl Goetz.

Sans jamais se plier aux règles sociales qui veulent l'enfermer, Loulou traverse les différents milieux et les désirs, vivant pour la passion et le plaisir. D'après la pièce de Frank Wedekind, Pabst construit une tragédie limpide, une danse d'amour et de mort, qui révèle les hypocrisies d'une société obsédée par le contrôle des corps. Fait d'innocence et de sensualité, le jeu moderne de Louise Brooks – coupe garçonne, regard intense – magnifie un chef-d'œuvre à l'érotisme latent, où fascination et destruction avancent de concert et consacrent la naissance d'une icône éternelle du cinéma.

Sa 19 sep 21h00 - GF



LES MENDIANTS DE LA VIE

(BEGGARS OF LIFE)

William A. Wellman

États-Unis. 1928. 82'. DCP. INT. FR. [Version restaurée](#)

Avec Wallace Beery, Richard Arlen, Louise Brooks.

Après avoir tué son agresseur, une orpheline s'enfuit avec un séduisant mendiant sur les routes du Midwest. Ils se retrouvent mêlés à une bande de clandestins, dirigée par le terrible Oklahoma Red. Adaptation du roman de Jim Tully, classique de la littérature consacré aux hobos qui voyageaient en douce sur les trains de marchandises, une tranche de vie brute et réaliste sur les vagabonds de la récession des années 1890. Au-delà de la réalisation magistrale de Wellman, le film – sorti un an avant la crise de 1929 – tire sa force de ses interprètes (de véritables clochards) et de Louise Brooks, bouleversante, dans l'un de ses meilleurs rôles.

Sa 19 sep 18h30 - GF [Accompagnement musical par Kolia Chabanier \(pianiste issu de la classe d'improvisation de Jean-François Zygel\)](#). Séance présentée par Marion Polirsztok

LE MEURTRE DU CANARI

(THE CANARY MURDER CASE)

Malcolm St. Clair, Frank Tuttle

États-Unis. 1929. 82'. 35 mm. VOSTF

Avec William Powell, James Hall, Louise Brooks.

Une chanteuse de cabaret, passée maîtresse dans l'art du chantage, est retrouvée morte. Autour d'elle, une galerie d'hommes compromis, tous suspects et tous manipulés. Héritier du pré-code, *Le Meurtre du canari* plonge dans un monde de séduction intéressée et d'apparences trompeuses, qui fait du scandale une monnaie courante. Un polar vénénéux, portrait acide du milieu nocturne.

Di 20 sep 19h00 - GF

MOI

(THE SHOW OFF)

Malcolm St. Clair

États-Unis. 1926. 75'. 35 mm. INT. FR

Avec Ford Sterling, Lois Wilson, Louise Brooks.

Un hâbleur invétéré s'incruste dans une famille respectable et promet tout ce qu'il est incapable de tenir. Ford Sterling livre un numéro d'esbroufe incontrôlable, miroir d'un vernis social fissuré à force de mensonges et de bavardage. Une comédie grinçante qui fait du ridicule un moteur et du fanfaron un véritable agent de chaos.

Je 24 sep 18h30 - GF [Accompagnement musical par Adrien Avezard \(pianiste issu de la classe d'improvisation de Jean-François Zygel\)](#)



UNE FILLE DANS CHAQUE PORT

(A GIRL IN EVERY PORT)

Howard Hawks

États-Unis. 1928. 77'. 35 mm. INT. FR

Avec Victor McLaglen, Robert Armstrong, Louise Brooks.

Sur un scénario qu'il a lui-même écrit, Howard Hawks dirige Robert Armstrong et Victor McLaglen dans une comédie sur l'amitié virile mise à mal(e) par le sexe opposé. Avec, en filigrane, la relation ambiguë entre deux hommes, un thème qu'il reprendra maintes fois tout au long de sa carrière. Face à eux, menant un temps la danse, Louise Brooks, prête pour l'occasion par la Paramount. Hawks choisit cette « jolie fille révoltée » pour son physique et sa détermination. Elle apporte au film son côté avant-gardiste, et son rôle de garce lui vaut d'être repérée par Pabst, qui voit en elle sa future Loulou. *Une fille dans chaque port* est « conçu au présent et s'identifie au passé », note Henri Langlois. Un mélodrame qui se teinte d'humour, résolument moderne, et, pour Hawks, séminal.

DIALOGUE

AVEC MARION POLIRSZTOK

Animé par Marién Gómez

Il semble entendu que la vie et la carrière de Louise Brooks furent profondément marquées par les deux films allemands tournés avec Pabst. « À Berlin, écrit-elle, je devins une actrice. » Que fut-elle à Hollywood ? Une anti-star, suivant l'ouvrage qui lui est consacré en 1977 ? Revoir *Une fille dans chaque port* sera l'occasion de retrouver Louise avant Lulu, l'image, les rôles et la féminité qu'elle a incarnés dans l'industrie américaine de la fin des années 1920. — Marion Polirsztok

Sa 19 sep 15h00 - GF Accompagnement musical par Mehdi Telhaoui (pianiste issu de la classe d'improvisation de Jean-François Zygel)



PRIX DE BEAUTÉ

Augusto Genina

France. 1930. 99'. DCP. Version restaurée

Avec Louise Brooks, Georges Charlia, Henri Bandini.

Une jeune dactylo remporte un concours de beauté qui attise jalousie et convoitise. Écrit à l'origine par René Clair, puis réalisé par Augusto Genina, *Prix de beauté* conserve les traces fascinantes de la transition entre muet et parlant en un étrange assemblage de silences, de voix et de modernité mélancolique.

Je 17 sep 20h00 - HL Ouverture de la rétrospective



UN CONTE D'APOTHIKAIRE

(IT'S THE OLD ARMY GAME)

A. Edward Sutherland

États-Unis. 1926. 70'. 35 mm. INT. FR

Avec W. C. Fields, Louise Brooks, Blanche Ring.

Un pharmacien voit son quotidien virer au chaos face à une galerie de clients envahissants et d'escrocs de passage. Hérité des numéros de W. C. Fields, un récit plein de malice aux gags et autres situations absurdes, illuminé par la présence singulière de Louise Brooks. Un tourbillon burlesque aussi désordonné que jubilatoire.

Ve 18 sep 18h30 - GF Accompagnement musical par Arno Dedeycker (pianiste issu de la classe d'improvisation de Jean-François Zygel)



VÉNUS MODERNE

(THE AMERICAN VENUS)

Frank Tuttle

États-Unis. 1925. 8'. DCP. INT. FR. Version restaurée

Avec Esther Ralston, Lawrence Gray, Louise Brooks.

Concours de beauté, publicité et rêves de célébrité comme terreau d'une comédie située au cœur de l'Amérique des années 1920 : à travers la figure déjà fascinante de Louise Brooks dans son premier grand rôle, Tuttle capte l'émergence d'une féminité exposée et médiatisée – avec de véritables extraits de l'élection de Miss America –, prisonnière d'un spectacle qui façonne les corps et les images.

NOW WE'RE IN THE AIR

Frank R. Strayer

États-Unis. 1927. 23'. DCP. INT. FR. Version restaurée

Avec Louise Brooks, Wallace Beery, Raymond Hatton.

D'espionnage en quiproquos, deux aviateurs maladroits sont entraînés dans la guerre. Porté par le duo comique Wallace Beery et Raymond Hatton, ce troisième volet d'une série de comédies militaires privilégie le burlesque et l'aventure. Louise Brooks y joue deux jumelles espiègles, apportant charme et légèreté à une fantaisie rythmée, ponctuée de spectaculaires scènes aériennes empruntées à *Wings* de William Wellman.

JUST ANOTHER BLONDE

Alfred Santell

États-Unis. 1926. 32'. DCP. INT. FR. Version restaurée

Avec Dorothy Mackaill, Jack Mulhall, Louise Brooks.

Un joueur new-yorkais doit séduire la femme qu'il aime pour le compte de son meilleur ami. À Coney Island, le charme sert d'arme, les promesses s'échangent comme des jetons, et les cœurs tombent plus vite que les illusions. Tourné en décors réels, *Just Another Blonde* transforme la réussite en jeu de dupes vif et insolent, où chacun tente sa chance, quitte à tricher un peu.

Je 24 sep 21h00 - GF